



VOL. I.—No. 27.

MONTREAL, JEUDI, 7 JUILLET, 1870.

ABONNEMENT \$2 50
PAR NUMERO 5 CENTIMS.

G A L E R I E N A T I O N A L E.

SIR LOUIS HYPOLITE LAFONTAINE.

Nous voilà, encore, en face d'une vie illustre, pleine d'enseignements pour la postérité, et qui fut l'une des colonnes les plus puissantes de notre avenir national et politique. Cette biographie m'a causé beaucoup de trouble et de recherches.

Il y a certes des trésors dans cette tête monumentale qu'on dirait taillée dans un bloc de granit, mais la surface est dure, difficile à pénétrer. Certaines âmes chaudes et sympathiques débordent continuellement du vase qui les contient; d'autres froides et concentrées échappent à l'observation et à la curiosité, le mystère qui les entoure leur fait supposer plus de défauts et de qualités qu'elles n'en ont réellement.

Essayons cependant d'esquisser les traits les plus saillants d'une carrière, dont les succès démontrent, si éloquemment, tout ce qu'il y a de force et de vitalité dans cette race persécutée qu'on croyait indigne d'égards et de liberté.

M. Lafontaine est né à Boucherville en 1807.

Son père, respectable cultivateur de l'endroit, était fils de Antoine Médard Lafontaine, qui fut membre de l'Assemblée Législative du Bas-Canada de 1796 à 1804, et servit son pays avec beaucoup d'intelligence et de patriotisme. Au collège de Montréal, où il fit cinq années d'étude, il se fit remarquer par la solidité de son jugement et l'opiniâtreté de son caractère. Il aimait à faire les choses à sa guise, travaillait sans se fatiguer et supportait difficilement le régime sévère des collèges du temps: — On l'appelait « la grosse tête. » Un seul élève de sa classe lui disputait les premiers prix; plus brillant que Lafontaine, cet élève distingué inspirait les plus grandes espérances à tous ceux qui le connaissaient et au grand évêque dont il portait le nom: — c'était l'infortuné Plessis dont une passion malheureuse dessécha le talent et brisa l'existence.

Lorsque Lafontaine fut parvenu aux plus hautes positions de son pays, un individu couvert de haillons, au regard étéint, aux traits bouleversés, venait quelquefois frapper à sa porte. Lafontaine, ému jusqu'aux larmes, reconnaissait son ancien compagnon de classe; il l'accueillait avec bonté, lui donnait des vêtements et de l'argent et lui faisait promettre de changer de conduite. Plessis promettait, mais hélas! il ne tardait pas à confirmer la vérité du proverbe qui caractérise ces sortes de promesses.

Lafontaine, ne pouvant plus supporter le joug d'une discipline, qui lui causait beaucoup de désagréments, laissa le collège dans sa cinquième année et se fit admettre à l'étude du droit. Il entra dans le bureau de M. Roy, l'un des avocats les plus estimés et les plus estimables de l'époque, qui le prit dans sa famille et lui fit compléter ses études pendant sa clé-

M. de Bleury, dont le caractère vif et original a laissé de nombreux souvenirs dans la population canadienne, s'était servi, en parlant de M. Roy, d'expressions peu convenables. Le procès fini, M. Lafontaine aborde M. de Bleury et lui applique un vigoureux soufflet en lui disant qu'il ne permettrait jamais à personne d'insulter son ancien patron. De

Bleury était alors un duelliste redouté, il parlait beaucoup et se battait bien; il s'était déjà distingué dans plusieurs rencontres. On crut qu'il ne tarderait pas à envoyer un cartel, mais non, il se tint tranquille. On assure que Lafontaine n'aurait pas reculé. L'honneur français était encore vivace; il arrivait souvent qu'une injure fut payée d'un coup d'épée ou de pistolet.

La réputation de M. Lafontaine, lorsqu'il n'était que clerc avocat, était déjà considérable. Il avait embrassé la cause nationale avec chaleur et s'était distingué parmi les partisans les plus dévoués et les plus utiles de M. Papineau. Aussi les clients affluèrent dans son bureau, aussitôt qu'il fut reçu avocat; et ses succès professionnels, joints à l'intégrité de son caractère, le firent bientôt regarder comme un des chefs du Bas-Canada.

Il se joignit à MM. Viger, Duvernay et Morin pour diriger le mouvement national dans le District de Montréal, prit la parole dans les assemblées publiques, contribua aux premiers succès de la *Minerve* et contracta avec M. Morin cette amitié remarquable qui leur fut si utile à tous deux, et que la mort seule put briser.

M. Morin, timide et modeste, trouva dans M. Lafontaine la direction énergique dont il avait besoin. Racontons en passant un fait qui donnera une idée de l'amitié de ces deux grands hommes et de leur caractère.

M. Morin avait l'habitude, comme je l'ai déjà dit, de donner aux pauvres jusqu'à son dernier sou, et, même, souvent de payer les clients, dont il avait perdu les causes, de sorte que, sa pen-

sion payée, il ne lui restait jamais d'argent pour s'habiller. Un jour M. Lafontaine lui dit qu'il ne voulait plus le voir paraître dans les rues avec l'accoutrement bizarre qu'il portait, que c'était un scandale. Il lui donna vingt-cinq louis et lui ordonna d'aller s'habiller. M. Morin s'en alla chez un tailleur, lorsqu'il rencontra un client malheureux dont il avait perdu le procès; le client l'attendrit tellement sur son sort et sur le résultat de ce procès que M. Morin lui mit les vingt-cinq louis entre les mains en lui recommandant bien de ne pas en parler à M. Lafontaine. Mais M. Lafontaine le voyant



SIR LOUIS-HYPOLITE LAFONTAINE.

ricature. Il exista bientôt une grande amitié entre le patron et le clerc, le professeur et l'élève; la similitude de goûts et de dispositions combla la distance que l'âge mettait entre eux. Ils occupèrent les loisirs que l'étude leur laissait à parler des événements critiques que leur pays traversait, des luttes du passé et des espérances de l'avenir; ou bien ils jouaient une partie d'échecs, leur amusement favori.

Il y avait déjà plusieurs années que M. Roy était mort, lorsque M. Lafontaine eut occasion de montrer combien il était resté fidèle à la mémoire de son ancien patron.